



Du "petit canaillou" au bégaiement paroxystique à l'interprète inspiré de Dürrenmatt, des tapis verts au trac des premières, **le Neulléen Darry Cowl illustre à l'envi les paradoxes du comédien atypique.** Rencontre avec un touche-à-tout qui, pour s'être brûlé les ailes, ne s'est jamais résolu de considérer la vie comme sérieuse.

Darry Cowl



Confessions d'un flambeur repent

Son baptême du feu, c'est aux Trois-Baudets qu'il l'essuie. Paniqué comme pas possible. Bredouillis d'un texte inintelligible. Mais il réussit la prouesse de dérider l'assistance, à ses dépens ça va sans dire, et n'en revenant pas d'avoir mis dans sa poche les carnassiers coriaces familiers des cabarets de Paname. Dès lors, il tient son style et quel ! puisqu'il lui colle à la peau aujourd'hui encore. C'est-à-dire qu'avec sa tignasse brouillée de séraphin ravi, ses épais carreaux chaussant un nez de canard en surplomb d'une mâchoire bien digne d'un Prix de Diane, sa carrure de tabellion en fil de fer barbelé et une dégaine de petit bonhomme façon Dubout, il ne jouait pas d'avance gagnant pour le rôle du jeune premier romantique.

Cachetonnant ici et là, à l'Amiral aux côtés de débutants nommés Roger-Pierre et Jean-Marc Thibault, il éclate un beau jour et devient notre Darry Cowl national par la grâce de la célébrisime adaptation d'un roman de René Fallet, réalisée par Jack Pinoteau, *Le Triporteur* (1957) : un phénomène cinématographique sinon une valeur sûre de la Cinémathèque française. Dans un recueil de souvenirs fraîchement paru, *Débit de paroles* (1), il note : "Tout cela à cause d'une scène dans

laquelle un motard, interprété par Pierre Mondy, fait stopper mon triporteur sur le bas-côté d'une nationale. Durant ce plan, sans savoir exactement d'où me venait ce mot, je traitai le policier de "petit canaillou". Depuis, je ne compte plus le nombre de spectateurs qui m'ont interpellé dans la rue en me disant : "Comment ça va, petit canaillou ?"

Et voilà Darry Cowl – né André Darricau, il y a 72 ans, de l'union illégitime de son notable de père avec une jeune Basquaise de rencontre – lancé sur les rails de la gloire. La gloire ? Voire ! Si le pli comique est adopté, le nom de scène enregistré et répandu, deux fées perverses à la "Carabosse" s'emparent aussitôt du canaillou pour ne plus le lâcher. L'une l'excite, dès qu'il ouvre le bec, en toutes circonstances et en tout lieu, à bégayer, zozoter, cafouiller de la plus épouvantable manière, réduisant son éloquence à celle d'un pitre, par suite, à l'enfermement perpétuel et professionnel dans la condition du zozo zézayant de service. Ce qui ne déplut pas pour autant au large public que l'on sait avide de guignol et toujours prompt à l'étiquetage. Explication blasée de l'intéressé : "Mon bégaiement est plus mental que buccal, je pense à quatre ou cinq idées à la fois et mon esprit va plus vite que ma diction. Dans ma

tête, c'est un désordre permanent." Premier cercle dantesque de l'enfer darrycowlien.

Poursuivant l'offensive maléfique de sa consœur, l'autre Carabosse, harpie au doigt impérieux, désigne à sa victime l'itinéraire sans issue des tapis verts, le tourbillon entêtant du jeu, des gains faciles, des plaques luisantes multicolores, des chances simples à la roulette. Toujours soucieux de risquer et risquer encore ("Cette fois, c'est la bonne !...") afin de se refaire, de "repincer au demi-cercle", bref, sourd au filet de voix de l'ange gardien que recouvre chez tout joueur le fracas de la boule d'ivoire tournoyant dans la cuvette et l'état second proche de l'asphyxie précédant l'arrêt dans la case rouge ou

Darry Cowl tourna près de 150 films... Ci-dessous, *Elle cause plus... elle flingue*, avec Annie Girardot.



De son discret domicile neulléen nous savons juste qu'il annonce sur le portillon d'entrée "Poussez fort !". Ce qui est déjà un clin d'œil et, peut-être le meilleur raccourci biographique de celui qui maintient mordicus : "Je fais rire, mais je ne suis pas drôle !"



Des films qui sont, de son propre aveu, de qualité très inégale. En haut, de gauche à droite : **Le Triporteur** (1957) ; **Archimède le clochard**, avec Jean Gabin (1969) ; **Jaloux comme un tigre**, avec Francis Blanche (1964) ; **Un Oursin dans la poche** (1977), avec Bernard Menez.

noire, Darry Cowl, défait, ratiboisé, ne sait plus quitter la table.

Rage de gagner, rage de perdre, pour lui c'est tout comme, pourvu qu'il flambe. Six années durant, de l'après-midi à la nuit, aussitôt affranchi d'un tournage, d'un enregistrement, il fait route en hâte vers sa passion adorée, le casino. Perdant le sommeil comme il claque ses cachets, il conjugue au petit matin les serments de renoncer, mais le mirage du jeu l'ensorcelle ; ce coup-ci, il allongera un seul "pascal", comme ça pour voir et, si rien ne vient, s'en ira séance tenante : il se l'est juré, solennellement. Parole de bègue intoxiqué ! Attrait du gouffre et délices du masochisme où l'on perd moins que l'on pense et plus que l'on croit : "C'est très simple. Je me suis laissé glisser. Sans réagir, bien sûr, puisqu'un joueur ne peut pas réagir."

On s'enlise sans s'en apercevoir, exactement comme un drogué. On perd la notion de tout : le temps, l'argent, l'amitié, l'amour... Il n'y a plus que les plaques. On marche au son des plaques qui s'entrechoquent."
Deuxième cercle dantesque de l'enfer darrycowlien.

Lorsqu'il s'en est sorti, au prix d'un divorce, après réquisition expresse de son fait d'être interdit de jeu (six mois de "réflexion" probatoire), et non sans l'extême compréhension, l'affection et la mise en demeure de sa seconde épouse, la comédienne Rolande Ségur, il eut le loisir d'évaluer les dégâts. Au premier rang desquels ceux qui affligèrent sa carrière artistique.

Interprète prolix, le nom de Darry Cowl figure au générique de quantité de films "dont au moins quatre-vingt-trois sont de trop". Au vrai, il le reconnaît comme une évidence, il consentit trop souvent aux figurations alimentaires dégradantes et autres nanars pourvu qu'il pût honorer ses ardoises au tapis vert : "Dès que je perdais, ce qui m'arrivait tout le temps, je téléphonais à mon imprésario pour qu'il me trouve un rôle, n'importe lequel. Je ne lisais pas les scénarios, je me rendais aux studios sans même savoir ce que j'allais tourner. Je l'ai payé cher."

Doux-amer dans le regard qu'il porte sur ses frasques passées, le temps perdu sans retour, le dégoût de soi, l'absence d'un vrai grand rôle et,

